

## EN 1917 :

### **Actes héroïques et citations :**

France Bornet, de Thianges, est cité à l'ordre de son régiment : *"Par sa bravoure et son sang-froid, a arrêté à coups de grenades, avec cinq camarades, un fort détachement ennemi et a tué l'officier (La Tribune Républicaine, 27 avril 1917)."*

Le sous-lieutenant d'artillerie Julien Jouanin, d'Avril-sur-Loire, a participé à un assaut avec l'infanterie et il a donné une leçon de calme et de sang-froid au milieu du danger (*La Tribune Républicaine*, 23 novembre 1917 et 21 février 1918).

Le caporal Paul Ebersolle, de La Machine, a donné un *"bel exemple d'autorité pour rassembler ses chasseurs alors que son sergent venait d'être tué (La Tribune Républicaine, 15 avril 1917)."*

L'aspirant Fernand Trinquet, de Decize, est cité pour le plein succès des reconnaissances qu'il a dirigées dans les lignes allemandes et pour avoir fourni des renseignements utiles au commandement (*La Tribune Républicaine*, 23 novembre 1917).

Henri Renon, de Decize, *"jeune soldat, grenadier d'élite, excellent patrouilleur, s'est distingué à l'opération du 7 septembre 1917 en incendiant les abris boches dont les occupants ont refusé de se rendre (La Tribune Républicaine, 23 novembre 1917)."*

Un autre Decizois, Pierre Lapostolet, engagé volontaire malgré un ajournement, est grièvement blessé le 22 octobre 1917, en continuant à servir sa pièce sous un violent bombardement (*La Tribune Républicaine*, 14 mars 1918).

Gilbert Provost, soldat au 64e R.I.T., est affecté à l'usine pyrotechnique Berthier à Monteux (Vaucluse). Il meurt à l'hôpital de Carpentras le 21-9-1917. A-t-il été victime d'une explosion accidentelle ou d'une intoxication par des produits chimiques ? Son avis de décès ne le précise pas.

Le brigadier d'artillerie lourde Charles Durand, de La Machine, *s'est offert à plusieurs reprises volontaire pour porter un ordre très urgent sous un violent bombardement (La Tribune Républicaine, 29 octobre 1916)."* Jean Bézard, de Devay, est félicité pour avoir assuré une liaison périlleuse entre son commandant de Compagnie et le chef d'un peloton ; les combats se déroulaient près de Verdun, du 9 au 15 septembre 1917 (*La Tribune Républicaine*, 12 mars 1918).

### **Dans le naufrage du paquebot *Gallia*.**

Le 4 octobre 1916, un sous-marin allemand torpille le paquebot *Gallia* qui transportait environ 2000 soldats français et serbes. 1362 soldats sont sauvés, parmi lesquels les Nivernais Guérault, Pouquet et Bréguet. Etienne Potin, soldat originaire de Saint-Léger, fait partie des disparus ; un jugement du tribunal de Toulon le déclare mort le 14 décembre 1917.



**Caricature du journal La Marmite.**

### **Deux familles exemplaires.**

La commune de Verneuil peut être fière de la famille Taminau, dont six enfants ou alliés sont mobilisés en janvier 1915 et ont fait preuve de leur courage. André Taminau, sergent au 13<sup>e</sup> R.I. est blessé dans les combats du 25 août 1914 ; le lendemain, son frère Augustin, sergent au 134<sup>e</sup>, subit le même sort et, le surlendemain, Achille, lieutenant au 121<sup>e</sup>, a l'épaule traversée par une balle de mitrailleuse ; il est blessé à nouveau en mai 1915 en entraînant ses hommes à l'assaut. Eugène Taminau, maire de Verneuil, en 1914, mobilisé au 360<sup>e</sup> R.I., obtient la Croix de Guerre en avril 1915. Leur aîné Joseph, religieux mariste, est infirmier à l'hôpital militaire de Cosne. Quand à leur beau-frère Antoine Travard, il est adjudant au 3<sup>e</sup> Bataillon Territorial de Chasseurs Alpains (P.C., 24-1-1915).

M. et Mme Blot, des Bruyères-Sebaud, commune de Saint-Parize-en-Viry, ont 9 fils ou gendres sous les drapeaux à partir de 1914. En 1916, 3 fils et un gendre ont déjà été tués. René Blot, *patrouilleur émérite*, est cité à l'ordre de son régiment : "*Au cours du bombardement du 7 mai 1916, a fait preuve d'un courage peu commun en sauvant plusieurs de ses camarades ensevelis* (T.R., 1-9-1916)."

**Extrait du Journal de Léon Hogard :**

Léon Hogard, originaire du village de Tonnoy, sur la Moselle, au sud de Nancy, s'est engagé juste avant la déclaration de guerre. Il a participé à de nombreuses opérations, principalement sur le front du Nord. Il a été blessé quatre fois. Il a été démobilisé seulement en août 1919. Depuis décembre 1918, son régiment avait été transféré en Algérie, près de Tizi-Ouzou.

C'est à la suite de son mariage qu'il est venu s'installer à Saint-Léger-des-Vignes. Dans les années 60, Léon Hogard a rédigé, avec l'aide de son épouse institutrice, un cahier de 85 pages qui retrace toute sa guerre .

[Je remercie M. Paul Hogard, fils de M. Léon Hogard, qui m'a permis de lire et de transcrire ce cahier, ainsi que M. Jean Morin, Président des Anciens Combattants de Decize.]

**« L'attaque du Chemin des Dames, 18 avril 1917.**

*Nous quittons notre cabane en tôles ondulées le 15 avril. Le canon tonne depuis plusieurs jours, mais maintenant c'est un roulement continu et infernal. Nous traversons en colonne par deux les lignes d'artillerie : les longs, les courts, les mortiers, ils sont tous en action.*

*Il tombe une petite pluie glaciale et la nuit s'achève, [alors que nous sommes] couchés le long d'un talus sous les giboulées de neige mélangée de pluie. Une batterie tire une rafale. Au même moment, nous passons devant, dans un petit chemin creux. La surprise est brutale ; quatre longues flammes au-dessus des têtes et le tympan malmené, à tel point qu'on reste sourds.*

*A l'aube, le canon tonne toujours, on peut suivre à l'oeil les obus de mortier de 220 dans leur descente verticale.*

*Et c'est parti ! Les tirailleurs marocains sont devant nous, à gauche de Vendresse-Troyon. Tout de suite, quelques prisonniers refluent vers l'arrière, sous la garde vigilante des hussards, qui nous empêchent même de les approcher. Fiers de leur embusque, les hussards ne risquent pas grand'chose à convoier vers l'arrière ceux pour qui la guerre est finie ! Quant à nous, il n'en est pas de même.*

*La première ligne allemande est presque vide ; les sapes où il reste des capotes et des musettes indiquent que les habitants ont dû déménager en vitesse. Pas beaucoup de dégâts dans les tranchées, malgré un formidable bombardement. Sur le plateau, des trous énormes, mais rien à voir avec les éléments de défense.*

*Artilleurs ! Ce qui vous manque, ce sont des observateurs assez braves pour régler le tir.*

*La progression se fait lentement, en colonne par un, dans un joli boyau. Un blessé allemand est couché sur le bord supérieur du boyau: la tête sur son casque et le visage caché sous un mouchoir blanc. A notre passage, il lève le mouchoir et sourit. J'entends un de mes zouaves qui arme son lebel et, de la main, je relève son*

*fusil. Il voulait tirer sur le blessé. Je l'engueule et nous continuons, mais quelques mètres plus loin, j'entends le coup et vois l'Allemand se raidir. Mon salaud, de sang-froid, avait exécuté un blessé. Certains Français sont aussi sadiques que ceux d'autre race.*

*Une grenade incendiaire éclate prématurément dans la musette d'un de mes grenadiers ; trois blessés graves que nous abandonnons : le porteur de la musette grièvement brûlé au côté, celui qui le suivait [blessé] au visage, dans les yeux, et celui qui le précédait [blessé] dans le dos. C'est avec de la terre que nous avons étouffé les flammes. Quant à moi, je précédais celui touché dans le dos.*

*Le tac tac des mitrailleuses allemandes a repris sa chanson et quelques obus aussi. Quant à nous, nous avons toujours une batterie de très grosses pièces qui n'a pas allongé le tir, et les obus tombent sur nous. Ils ne sont pas dangereux. Ils font à l'arrivée autant de bruit qu'un express et les entonnoirs qu'ils creusent sur le plateau ne gênent personne.*

*Un avion allemand, trop hardi, est descendu par un fusil-mitrailleur marocain. On voit les "tabors" courir, et j'ai appris plus tard qu'ils avaient crevé les yeux des aviateurs avant de les tuer. La guerre ! Ecole du crime et de la cruauté.*

*J'ai chassé de l'escouade un caporal d'une autre compagnie engagée devant nous. Cet individu avait peur et j'avoue que j'ai eu du plaisir à le faire partir. Je l'avais reconnu. Il était de la 20e Compagnie en temps de paix, au mois de juin 14. Nous avons eu ensemble une altercation et, sans les camarades, je lui aurais sauté dessus : il disait que je crevais de faim chez moi, c'était la raison pour laquelle je m'étais engagé. Je l'avais perdu de vue depuis le commencement de la guerre et j'étais heureux de lui montrer que les engagés tenaient leur place. Je fus intraitable et l'obligeai, devant mes gars, à déguerpir.*

*Quelques prisonniers nous croisent. Quelques-uns transportent vers l'arrière nos blessés, juchés sur leurs épaules. Il y a aussi des Sénégalais de la division Marchand.*

*Nous avons avancé de trois kilomètres environ et les Allemands se sont accrochés à de nouvelles positions.*

*Notre bataillon oblique à gauche et nous pénétrons dans un ravin boisé. Là, nous trouvons, disséminés dans les taillis, des cadavres d'Allemands et de zouaves.*

*Un nouvel accident se produit à mon escouade. Une grenade défensive "Mills" éclate dans la musette d'un de mes grenadiers. Ces grenades à goupille ne valent pas nos "citron faug". Elles sont trop dangereuses pour être transportées dans des musettes ordinaires ; aussi, d'un commun accord, chacun s'en débarrasse.*

*Nous prenons position au bord du plateau, à l'entrée nord du ravin, et nous creusons de petites tranchées : abri collectif.*

*Les bidons sont vides et, comme toujours en pareil cas, la soif se fait cruellement sentir. Les obus allemands tombent drus dans le ravin pour empêcher les renforts et nous interdire l'entrée d'un tunnel précédemment occupé par un bataillon allemand.*

*A l'entrée de ce tunnel, il y a un puits, hélas démoli. Un zouave nommé Landais, une troupiasse finie, revient avec un bidon plein. Il veut bien nous en donner un petit coup et le sergent envoie trois hommes avec des bidons chercher de l'eau où le gars l'avait découverte. Ils reviennent une heure après sans eau. L'eau que nous avons bue provenait d'un gros trou de marmite dans lequel macéraient trois ou quatre cadavres allemands gonflés comme des outres.*


*Le lendemain, une corvée part au ravitaillement. Elle comprend une vingtaine de zouaves. Un sergent la commande, et moi-même. Il fait nuit. Un agent de liaison est en tête. L'aller est sans histoire. Nous trouvons les cuisines sur la route, à trois kilomètres en arrière. Nous chargeons individuellement pain, vin, viande, rata et eau et, quand tout est prêt, retour sur le plateau en colonne par un. L'agent de liaison et le sergent prennent la tête et moi, je reste en serre-file. La nuit est noire et c'est un vrai tour de force de marcher dans ce chaos de trous d'obus gros et petits. A un certain moment, la colonne est coupée et la direction perdue. Me voilà avec le reste de la corvée, sans savoir où aller. Je prends la tête et nous marchons à l'aveuglette. C'est une fusée allemande qui m'arrêta : nous allions droit chez les Boches.*

*Nous voilà tous à plat ventre, comme un seul homme. J'en profite pour m'orienter et j'aperçois, bien à ma gauche, le sommet des arbres du ravin. Il fallait faire un "à gauche" complet. Ce que j'ai pu en entendre ! Et "tu nous mènes chez les Boches !" Et "il faut retourner !", etc... Enfin, nous arrivons, une heure après les autres et le sergent encore de me passer un savon. Mais celui qui était cause de la rupture de la colonne en a entendu davantage encore. Il avait été bien recommandé de tenir la capote de celui qui précédait.*

*L'offensive, qui devait être la percée, était une fois de plus stoppée. Les Allemands, repliés derrière l'Ailette, dans de bonnes positions de repli, nous tenaient en échec et la guerre des tranchées était reprise. Les tirailleurs marocains allèrent jusqu'à la rivière et les coups de main de part et d'autre commencèrent pour rectifier la ligne ou s'assurer une position stratégique, ce qui fut le cas pour la brigade avec la sucrerie de Cerny, perdue et reprise plusieurs fois.*

*Le premier jour, j'ai vu se développer, loin sur notre gauche, une attaque d'infanterie, comme une manoeuvre : hélas, comme nous, sans grand résultat. »*

UN SIECLE A DECIZE

SOCIÉTÉ  FRANÇAISE

DE SECOURS AUX BLESSÉS MILITAIRES

Placée sous le Haut Patronage du Président de la République


CROIX ROUGE FRANÇAISE

Reconnue comme établissement d'utilité publique par décret du 23 juin 1866 et réglementée par décret du 18 octobre 1932

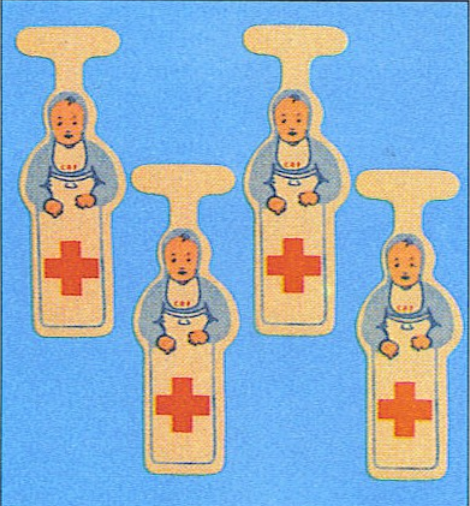
8<sup>e</sup> REGION

COMITÉ DE DECIZE

*Amis et Secours*  
*Château de la Grange*  
*par L'osage*  
*Nicolas*

 CROIX-ROUGE FRANÇAISE  
 Comité de Decize (58)

*Insignes de collecte - 1914*



90 Ans de Croix-Rouge à Decize

